

# L'évolution de l'historiographie de l'Afrique

*J.D. Fage*

Les premiers travaux sur l'histoire de l'Afrique sont aussi anciens que le début de l'histoire écrite. Les historiens de l'ancien monde méditerranéen et ceux de la civilisation islamique médiévale ont les uns et les autres pris comme cadre de référence l'ensemble du monde connu, qui comprenait une portion importante de l'Afrique. L'Afrique au nord du Sahara était une partie intégrante de ces deux civilisations, et son passé était un des centres d'intérêt de leurs historiens au même titre que celui de l'Europe méridionale ou du Proche-Orient. L'histoire de l'Afrique du Nord a même continué à être une partie essentielle des études historiques jusqu'à l'expansion de l'Empire ottoman au XVI<sup>e</sup> siècle.

A la suite de l'expédition de Napoléon Bonaparte en Egypte en 1798, l'Afrique du Nord devint de nouveau un champ d'études non négligeable pour les historiens. Avec l'expansion du pouvoir colonial européen en Afrique du Nord consécutive à la conquête d'Alger par les Français en 1830 et à l'occupation de l'Egypte par les Britanniques en 1882, c'est un point de vue européen colonialiste qui domina les travaux sur l'histoire de l'Afrique du Nord. Cependant, à partir de 1930, le mouvement moderniste dans l'Islam, le développement de l'instruction de style européen dans les colonies d'Afrique du Nord et la naissance des mouvements nationalistes nord-africains commencèrent à se combiner pour faire naître des écoles autochtones d'histoire, qui écrivaient non seulement en arabe mais en français et en anglais, et ainsi rétablissaient l'équilibre dans les études historiques de l'Afrique du Nord.

Le présent chapitre se préoccupera donc principalement de l'historiographie de l'Afrique occidentale, centrale, orientale et méridionale. Bien que ni les historiens classiques ni les historiens islamiques médiévaux n'aient considéré l'Afrique tropicale comme sans intérêt, leurs horizons étaient limités par la rareté des contacts qu'ils pouvaient avoir avec elle, que ce soit à travers le Sahara vers l'« Ethiopie » ou le *Bilād al-Sūdān*, ou le long des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien, jusqu'aux limites que permettait d'atteindre la navigation de mousson.

L'information des anciens auteurs, en ce qui concerne plus particulièrement l'Afrique occidentale, était rare et sporadique. Hérodote, Manéthon, Pline l'Ancien, Strabon et quelques autres ne nous racontent guère que de rares voyages ou raids à travers le Sahara, ou des voyages maritimes tentés le long de la côte atlantique, et l'authenticité de certains de ces récits fait souvent l'objet de discussions animées entre les spécialistes. Les informations classiques au sujet de la mer Rouge et de l'océan Indien ont une base plus sérieuse, car il est certain que des marchands méditerranéens, ou du moins alexandrins, pratiquaient le commerce sur ces côtes. Le *Périple de la mer Erythrée* (vers l'an +100) et les œuvres de Claude Ptolémée (vers +150, mais la version qui nous en est parvenue semble se rapporter plutôt aux environs de +400) et de Cosmas Indicopleustes (+647) sont encore les principales sources pour l'histoire ancienne de l'Afrique orientale.

Les auteurs arabes étaient bien mieux informés, car à leur époque, l'utilisation du chameau par les peuples du Sahara avait facilité l'établissement d'un commerce régulier avec l'Afrique occidentale et l'installation de négociants nord-africains dans les principales villes du Soudan occidental; d'autre part le commerce avec la partie occidentale de l'océan Indien s'était aussi développé, au point qu'un nombre considérable de marchands d'Arabie et du Proche-Orient s'étaient installés le long de la côte orientale d'Afrique. C'est ainsi que les œuvres d'hommes comme al-Mas'ūdī (mort vers +950), al-Bakrī (1029-1094), al-Idrīsī (1154), Yākūt (vers 1200), Abu'l-fidā' (1273-1331), al'Umarī (1301-49), Ibn Baṭṭūṭa (1304-1369) et Hassan Ibn Mohammad al-Wuzza'n (connu en Europe sous le nom de Léon l'Africain, vers 1494-1552) sont d'une grande importance pour la reconstruction de l'histoire de l'Afrique, en particulier celle du Soudan occidental et central, pendant la période comprise approximativement entre le IX<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle.

Cependant, si utiles que soient leurs œuvres pour les historiens modernes, il est douteux qu'on doive compter aucun de ces auteurs ou de leurs prédécesseurs classiques parmi les principaux historiens de l'Afrique. L'essentiel de ce que chacun d'entre eux donne est une description des régions de l'Afrique d'après les informations qu'il a pu recueillir à l'époque où il écrivait. Il n'y a aucune étude systématique des changements survenus au cours du temps, ce qui est le véritable objectif de l'historien. D'ailleurs cette description n'est même pas véritablement synchronique, car s'il est vrai qu'une partie de l'information peut être contemporaine, d'autres parties, bien qu'encore tenues pour vraies du vivant de l'auteur, pouvaient provenir de rapports plus anciens. Ces œuvres présentent

en outre l'inconvénient qu'en général il n'y a aucun moyen d'évaluer l'autorité de l'information, par exemple de savoir si l'auteur l'a recueillie par observation personnelle, ou d'après l'observation directe d'un contemporain, ou s'il rapporte simplement des rumeurs courantes à l'époque ou l'opinion d'auteurs antérieurs. Léon l'Africain fournit un exemple intéressant de ce problème. Il a lui-même, comme Ibn Baṭṭūṭa, voyagé en Afrique; mais, à la différence d'Ibn Baṭṭūṭa, il n'est nullement certain que toute l'information qu'il donne provienne de ses observations personnelles.

Il est peut-être utile de rappeler ici que le terme « histoire » n'est pas sans ambiguïté. Actuellement son sens usuel peut être défini comme « un compte rendu méthodique des événements d'une période donnée », mais il peut aussi avoir le sens plus ancien de « description systématique de phénomènes naturels ». C'est essentiellement en ce sens qu'il est employé dans le titre donné en anglais à l'œuvre de Léon l'Africain (*Leo Africanus, A Geographical History of Africa* — en français: *Description de l'Afrique*), sens qui ne survit réellement aujourd'hui que dans l'expression désuète « histoire naturelle » (qui du reste était le titre de l'œuvre de Pline).

Cependant, parmi les premiers historiens de l'Afrique, il en est un très important, un grand historien au plein sens du terme: Ibn Khaldūn (1332-1406), qui, s'il était mieux connu des savants occidentaux, pourrait légitimement ravir à Hérodote son titre de « père de l'histoire ». Ibn Khaldūn était un Nord-Africain né à Tunis. Une partie de son œuvre est consacrée à l'Afrique<sup>1</sup> et à ses relations avec les autres peuples de la Méditerranée et du Proche-Orient. De la compréhension de ces relations, il induisit une conception qui fait de l'Histoire un phénomène cyclique dans lequel les nomades des steppes et des déserts conquièrent les terres arables des peuples sédentaires et y établissent de vastes royaumes qui, après environ trois générations, perdent leur vitalité et deviennent victimes de nouvelles invasions de nomades. C'est en fait un bon modèle pour une grande partie de l'histoire de l'Afrique du Nord, et un grand historien, Marc Bloch<sup>2</sup> a utilisé Ibn Khaldūn pour son explication lumineuse de l'histoire de l'Europe au début du Moyen Age. Or Ibn Khaldūn se distingue de ses contemporains non seulement parce qu'il a conçu une philosophie de l'histoire, mais aussi — et peut-être surtout — parce que contrairement à eux, il n'accordait pas le même poids et la même valeur à toutes les bribes d'information qu'il pouvait trouver sur le passé; il considérait qu'il fallait approcher de la vérité pas à pas par la critique et la comparaison. Ibn Khaldūn est en fait un historien très moderne, et c'est à lui que nous devons ce qui est presque l'histoire, au sens moderne, de l'Afrique tropicale. En sa qualité de Nord-Africain, et aussi parce que, malgré la nouveauté de sa philosophie et de sa méthode, il travaillait dans le cadre des anciennes traditions méditerranéennes et islamiques, il n'était pas sans se préoccuper de ce qui se passait de l'autre côté du Sahara. C'est ainsi qu'un des chapitres

1. Les principaux développements sur l'Afrique se trouvent dans le plus important ouvrage de cet auteur, la *Muqadima* (traduction française de Vincent MONTEIL) et dans le fragment de son histoire traduit par DE SLANE sous le titre *Histoire des Berbères*.

2. Voir notamment Marc BLOCH, 1939, p. 91.

de son œuvre<sup>3</sup> est en fait une histoire de l'Empire du Mali qui était de son vivant, à son apogée ou peu s'en faut. Ce chapitre est partiellement fondé sur la tradition orale qui avait cours à l'époque et, pour cette raison, reste de nos jours une des bases essentielles de l'histoire de ce grand Etat africain.

Aucun vaste Etat puissant comme le Mali, ni même des Etats de moindre importance comme les premiers royaumes hawsa ou les cités indépendantes de la côte orientale d'Afrique, ne pouvaient maintenir leur identité et leur intégrité sans une tradition reconnue, relative à leur fondation et à leur développement. Quand l'islam traversa le Sahara et se répandit le long de la côte orientale, en apportant avec lui l'écriture arabe, les Noirs africains ajoutèrent l'utilisation des textes écrits aux documents oraux dont ils disposaient déjà pour conserver leur histoire.

Parmi ces premiers exemples d'ouvrages d'histoire actuellement connus, les plus élaborés sont peut-être le *Ta'riḫ al-Sūdān* et le *Ta'riḫ el-Fattāsh*, l'un et l'autre écrits à Tombouctou et, pour l'essentiel, au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Dans les deux cas, les auteurs nous donnent un exposé des événements de leur époque et de la période immédiatement antérieure, avec beaucoup de détails et sans omettre l'analyse et l'interprétation. Mais ils font aussi précéder ces exposés critiques d'un rappel des traditions orales concernant des temps plus anciens. De sorte que le résultat n'est pas seulement une histoire de l'Empire Songhaï, de sa conquête et de sa domination par les Marocains, mais aussi une tentative pour déterminer ce qui était important dans l'histoire antérieure de la région, notamment dans les anciens empires du Ghana et du Mali. C'est pourquoi il importe de distinguer les *Ta'riḫ* de Tombouctou d'autres ouvrages historiques anciens écrits en arabe par des Africains, tels que ceux qui sont connus sous les noms de *Chronique de Kano* et de *Chronique de Kikwa*<sup>5</sup>. Ces dernières nous livrent seulement les notations directes par écrit de traditions qui étaient sans doute jusqu'alors transmises oralement. S'il semble qu'une version de la *Chronique de Kikwa* ait été utilisée par l'historien portugais De Barros au XVI<sup>e</sup> siècle, il n'y a rien qui montre que la *Chronique de Kano* ait existé avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle environ.

Il est intéressant de noter que les chroniques de cette nature en arabe ne se limitent pas nécessairement aux parties de l'Afrique qui avaient été complètement islamisées. C'est ainsi que le centre du Ghana actuel a produit sa *Chronique de Gonja* (*Kitāb al-Ghunja*) au XVIII<sup>e</sup> siècle, et que les récentes recherches de savants tels qu'Ivor Wilks ont révélé des centaines d'exemples de manuscrits arabes provenant de cette région et des régions voisines<sup>6</sup>. En outre, il ne faut évidemment pas oublier qu'une partie de l'Afrique tropicale,

3. Dans la traduction de M.G. DE SLANE, intitulée *Histoire des Berbères* (1925-1956) ce chapitre figure dans le vol. 2, pp. 105-116.

4. Le *Ta'riḫ al-Sūdān* a été traduit en français et annoté par O. HOUDAS (1900); le *Ta'riḫ el-Fattāsh* par O. HOUDAS et M. DELAFOSSE (1913).

5. On trouve une traduction anglaise de la *Chronique de Kano* dans H. R. PALMER, 1928, vol. 3, pp. 92-132, et de la *Chronique de Kikwa* dans G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, 1962, pp. 34-49.

6. Sur la *Chronique de Gonja* et la collection des manuscrits arabes au Ghana actuel, voir Nehemin LEVTZION, 1968, surtout les pages 27 à 32; Ivor WILKS, 1963, pp. 409-417; et Thomas HODGKIN, 1966, pp. 442-460.

celle qui est devenue l'Éthiopie, avait sa propre langue sémitique, d'abord le guèze, puis l'amharique, dans lesquels une tradition littéraire a été préservée et développée pendant près de deux mille ans. Cette tradition a certainement produit des ouvrages historiques déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple l'*Histoire des guerres* d'Amda Syôn<sup>7</sup>. Les œuvres historiques écrites dans d'autres langues africaines, telles que le hawsa et le swahili, distinctes des écrits en arabe classique importé, mais utilisant son écriture, ne sont apparues qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Au XV<sup>e</sup> siècle, les Européens commencèrent à prendre contact avec les régions côtières de l'Afrique tropicale. Cela entraîna rapidement la production d'œuvres littéraires qui fournissent des matériaux extrêmement précieux pour les historiens modernes. Quatre régions de l'Afrique tropicale furent l'objet d'une attention particulière : les côtes guinéennes de l'Afrique occidentale, la région du Bas-Zaïre et de l'Angola, la vallée du Zambèze et les hautes terres voisines, et enfin l'Éthiopie. Dans ces régions il y eut une pénétration appréciable à l'intérieur des terres au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Mais, comme dans le cas des écrivains antérieurs, classiques ou arabes, le résultat ne fut pas toujours, et généralement pas immédiatement, la rédaction d'ouvrages d'histoire de l'Afrique.

La côte de Guinée fut la première partie de l'Afrique tropicale découverte par les Européens ; elle fut le sujet de toute une série d'ouvrages depuis environ 1460 (Cadamosto) jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (Barbot et Bosman). Une bonne partie de ces matériaux sont d'une très grande valeur historique, car ils fournissent des témoignages de première main et datés, grâce auxquels on peut situer un grand nombre d'autres relations à caractère historique. Il y a aussi dans ces ouvrages beaucoup de matériaux historiques (c'est-à-dire non contemporains), peut-être surtout chez Dapper (1688) qui — contrairement à la plupart des autres auteurs — n'a pas observé directement, mais a seulement rassemblé les récits des autres. Mais le but essentiel de tous ces auteurs était de décrire la situation contemporaine plutôt que d'écrire l'histoire. Et c'est seulement maintenant, après qu'une bonne partie de l'histoire de l'Afrique occidentale a été reconstituée, qu'on peut apprécier à sa juste valeur une bonne partie de ce qu'ils disent<sup>8</sup>.

Dans les autres régions auxquelles les Européens s'intéressèrent au XVI<sup>e</sup> siècle et au XVII<sup>e</sup> siècle, la situation était quelque peu différente. Peut-être parce que c'étaient des champs d'activité pour les premiers efforts des missionnaires, alors que le principal moteur des activités européennes en Guinée a toujours été le commerce. Tant que les Africains fournissaient les marchandises que les Européens désiraient acheter, ce qui était généralement le cas en Guinée, les négociants ne se sentaient pas poussés à changer la société africaine ; ils se contentaient de l'observer. Les missionnaires, au contraire, se

7. Il existe plusieurs traductions de cet ouvrage, notamment une (en français) de J. PERRUCHON dans le *Journal asiatique*, 1889.

8. *The Voyages of Cadamosto*, commentés par G.R. CRONE, 1937 ; John BARBOT, 1732 ; William BOSMAN, édition annotée 1967.

sentaient obligés d'essayer de changer ce qu'ils trouvaient, et un certain degré de connaissance de l'histoire de l'Afrique pouvait leur être utile. En Ethiopie, les bases existaient déjà. On pouvait apprendre le guèze et perfectionner son étude et on pouvait utiliser les chroniques et autres écrits dans cette langue. Des ouvrages historiques sur l'Ethiopie furent entrepris par deux pionniers éminents parmi les missionnaires, Pedro Paez (mort en 1622) et Manoel de Almeida (1569-1646); et une histoire complète fut écrite par un des premiers orientalistes d'Europe, Hiob Ludolf (1624-1704)<sup>9</sup>. Dans la basse vallée du Congo et en Angola, ainsi que dans la vallée du Zambèze et ses environs, les intérêts commerciaux étaient probablement plus puissants que ceux de l'évangélisation. Or la société traditionnelle africaine n'était pas dans l'ensemble prête, sans subir des pressions considérables, à fournir aux Européens ce qu'ils désiraient. Le résultat c'est qu'elle fut contrainte de changer de façon dramatique, de sorte que même les essais descriptifs ne pouvaient guère éviter d'être en partie historiques. On trouve, en fait, des éléments importants d'histoire dans les livres d'auteurs tels que Pigafetta et Lopez (1591) et Cavazzi (1687). En 1681, Cadornega publie une *Histoire des guerres angolaises*<sup>10</sup>.

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble que l'Afrique tropicale ait reçu des historiens européens l'attention qu'elle méritait. Il était possible, par exemple, d'utiliser comme sources historiques les écrivains antérieurs, surtout descriptifs, comme Léon l'Africain et Dapper, de sorte que les histoires et géographies universelles de l'époque, comme *The universal history* publiée en Angleterre entre 1736 et 1765, pouvaient consacrer à l'Afrique un nombre de pages appréciable<sup>11</sup>. Il y eut aussi des essais monographiques, par exemple *l'Histoire de l'Angola* de Silva Correin (vers 1792), *Some historical account of Guinea* de Benezet (1772) ainsi que les deux histoires du Dahomey, *Mémoires du règne de Bossa Ahadée*, de Norris (1789) et *History of Dahomey*, de Dalzel (1793). Mais une mise en garde est nécessaire ici. Le livre de Silva Correin n'a été publié qu'au cours du siècle présent<sup>12</sup>; et la raison pour laquelle les trois autres ouvrages mentionnés ci-dessus furent publiés à l'époque, c'est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la controverse commençait à devenir sérieuse au sujet de la traite des esclaves, qui avait été le principal élément des relations entre l'Europe et l'Afrique tropicale depuis au moins cent cinquante ans. Dalzel et Norris, qui l'un et l'autre utilisaient leur expérience du commerce des esclaves au Dahomey, ainsi que Benezet, faisaient tous œuvre d'historiens, mais leurs ouvrages avaient tous pour objectif de fournir des arguments pour ou contre l'abolition du commerce des esclaves.

9. Dans C. BECCARI, *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti* (Rome, 1905-1917), l'ouvrage de Paez se trouve dans les volumes 2 et 3 et celui d'Almeida dans les volumes 5 et 7; il existe une traduction partielle en anglais d'ALMEIDA dans C.F. BECKINGHAM et C. W. B. HUNTINGFORD, *Some records of Ethiopia, 1593-1646* (1954). *Historia Aethiopica* de LUDOLF a été publiée à Francfort en 1681.

10. A. DE OLIVEIRA DE CADORNEGA, *Historia General das Guerras angolanas*, commenté par M. DELGADO et A. DA CUNHA (Lisbonne, 1940-1942).

11. L'édition in-folio de *l'Universal History* comprend 23 volumes, dont 16 sont consacrés à l'histoire moderne, et ces derniers comprennent 2 volumes sur l'Afrique.

12. Lisbonne, 1937.

S'il en avait été autrement, il n'est pas certain que ces livres auraient trouvé des acheteurs, car à cette époque, la tendance maîtresse de la culture européenne commençait à considérer de façon de plus en plus défavorable les sociétés non européennes et à déclarer qu'elles n'avaient pas d'histoire digne d'être étudiée. Cette mentalité résultait surtout de la convergence de courants de pensée issus de la Renaissance, du siècle des Lumières, et de la révolution scientifique et industrielle en plein essor. En conséquence, en se fondant sur ce qui était considéré comme un héritage gréco-romain unique, les intellectuels européens se persuadèrent que les desseins, les connaissances, la puissance, et la richesse de leur société étaient si prépondérants que la civilisation européenne devait prévaloir sur toutes les autres ; par conséquent son histoire était la clé de toute connaissance, et l'histoire des autres sociétés était sans importance. Cette attitude était peut-être surtout adoptée à l'encontre de l'Afrique. En effet, à l'époque, les Européens ne connaissaient plus guère l'Afrique et les Africains que sous l'angle du commerce des esclaves, alors que justement c'était ce trafic même qui causait un chaos social de plus en plus grave dans de nombreuses parties du continent.

Hegel (1770-1831) a défini cette position très explicitement dans sa *Philosophie de l'Histoire*, qui contient des affirmations comme celles-ci : « L'Afrique n'est pas un continent historique ; elle ne montre ni changement ni développement. » Les peuples noirs « sont incapables de se développer et de recevoir une éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été. « Il est intéressant de noter que, déjà en 1793, le responsable de la publication du livre de Dalzel jugea nécessaire de justifier la parution d'une histoire du Dahomey. Prenant nettement la même position qu'Hegel, il déclarait : « Pour arriver à une juste connaissance de la nature humaine, il est absolument nécessaire de se frayer un chemin à travers l'histoire des nations les plus grossières [...] [Il n'y a pas d'autre] moyen de juger de la valeur de la culture, dans l'estimation du bonheur humain, que par des comparaisons de cette sorte. »<sup>13</sup>

Bien que l'influence directe de Hegel sur l'élaboration de l'histoire de l'Afrique ait été faible, l'opinion qu'il représentait fut acceptée dans l'orthodoxie historique du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette opinion anachronique et dénuée de fondement ne manque pas d'adeptes même aujourd'hui. Un professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford n'a-t-il pas déclaré : « Peut-être qu'à l'avenir il y aura une histoire de l'Afrique à enseigner. Mais à présent, il n'y en a pas ; il y a seulement l'histoire des Européens en Afrique. Le reste est ténèbres... et les ténèbres ne sont pas un sujet d'histoire. Comprenez-moi bien. Je ne nie pas que des hommes aient existé même dans les pays obscurs et les siècles obscurs, ni qu'ils aient eu une vie politique et une culture, intéressantes pour les sociologues et les anthropologues ; mais je crois que l'histoire est essentiellement une forme de mouvement et même de mouvement intentionnel. Ce n'est pas simplement une fantasmagorie de formes et de coutumes changeantes, de batailles et de conquêtes, de dynasties et d'usurpations, de structures sociales et de désintégration sociale... »

13. Archibald DALZEL, *The History of Dahomey* (1793) p.v.

Il estimait que « l'histoire, ou plutôt l'étude de l'histoire, a un but. Nous l'étudions [...] afin de découvrir comment nous sommes arrivés au point où nous sommes. » Le monde actuel, poursuit-il, est à tel point dominé par les idées, les techniques et les valeurs de l'Europe occidentale que, du moins pour les cinq derniers siècles, dans la mesure où l'histoire du monde a une importance, c'est seulement l'histoire de l'Europe qui compte. Nous ne pouvons donc pas nous permettre de « nous amuser avec les mouvements sans intérêt de tribus barbares dans des coins du monde pittoresques, mais qui n'ont exercé aucune influence ailleurs »<sup>14</sup>.

Par une ironie du sort, c'est du vivant de Hegel que les Européens entreprirent l'exploration réelle, moderne et scientifique de l'Afrique et commencèrent ainsi à poser les fondations d'une évaluation rationnelle de l'histoire et des réalisations des sociétés africaines. Cette exploration était liée en partie à la réaction contre l'esclavage et la traite des esclaves, en partie à la compétition pour les marchés africains.

Certains des premiers Européens étaient poussés par un désir sincère d'apprendre ce qu'ils pouvaient au sujet du passé des peuples africains et recueillaient tous les matériaux qu'ils trouvaient : des documents écrits s'il y en avait, sinon des traditions orales et des témoignages sur les traces du passé qu'ils découvraient. La littérature produite par les explorateurs est immense. Certains de ses éléments contiennent de l'histoire au meilleur sens du terme, et dans sa totalité, elle constitue un matériau de grande valeur pour les historiens qui leur succéderont. Dans une brève liste des principaux titres on peut citer *Travels to discover the sources of the Nile*, de James Bruce (1790); les chapitres spécifiquement historiques dans les récits de leur visite à Kumasi, capitale de l'Ashanti, par T.E. Bowdich, *Mission from Cape Coast to Ashantee* (1819), et par Joseph Dupuis, *Journal of a residence in Ashantee* (1824); les *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Zentral Afrika* (1857-1858) de Heinrich Barth; les *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale* de M. Guillain (1856); et *Sahara und Sudan* de Gustav Nachtigal (1879-1889).

La carrière de Nachtigal se poursuit dans une phase entièrement nouvelle de l'histoire de l'Afrique : celle où les Européens avaient entrepris de conquérir le continent et de dominer ses populations. Ces entreprises semblaient nécessiter une justification morale, et c'est alors que les vues hégéliennes furent renforcées par une application des principes de Darwin. Cette évolution eut un résultat symptomatique : l'apparition d'une nouvelle science, l'anthropologie, qui est une méthode non historique d'étudier et d'évaluer les cultures et les sociétés des peuples « primitifs », ceux qui n'avaient « pas d'histoire digne d'être étudiée », ceux qui étaient « inférieurs » aux Européens, et qu'on pouvait commodément distinguer de ces derniers par la pigmentation de leur peau.

14. Ces citations sont extraites des remarques de présentation du premier essai d'une série de cours du Professeur Hugh TREVOR-HOPER sur « The rise of Christian Europe » (l'essor de l'Europe chrétienne). Voir *The Listener*, 28.11.1963, p. 871.



Il est intéressant de citer ici le cas de Richard Burton (1821-1890). C'est l'un des plus grands voyageurs européens en Afrique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ; c'était un esprit curieux, cultivé, et toujours en éveil, et un orientaliste éminent. Il fut en 1863 un des fondateurs de la London Anthropological Society (qui devint plus tard le Royal Anthropological Institute). Cependant, de manière beaucoup plus accusée que Nachtigal, sa carrière marque la fin de l'exploration scientifique et sans préjugé de l'Afrique, qui avait commencé avec James Bruce. On trouve, par exemple, dans sa *Mission to Gelele, King of Dahomey* (1864), une remarquable digression sur « La place du nègre dans la nature » (et non pas, on peut le noter « la place du nègre dans l'histoire »). On peut y lire des phrases telles que celles-ci : « Le nègre pur se place dans la famille humaine au-dessous des deux grandes races arabe et aryenne » (la plupart de ses contemporains auraient rangé ces deux dernières dans l'ordre inverse) et « le nègre, pris en masse, ne s'améliorera pas au-delà d'un certain point, qui ne méritera pas le respect ; il reste mentalement un enfant... »<sup>15</sup>. C'est en vain que certains intellectuels africains ripostaient, tel James Africanus Horton, polémique avec les membres influents de la London Anthropological Society.

Les choses empirèrent pour l'étude de l'histoire de l'Afrique par suite de l'apparition vers la même époque, en particulier en Allemagne, d'une conception du métier de l'historien selon laquelle il devenait moins une branche de la littérature ou de la philosophie qu'une science fondée sur l'analyse rigoureuse des sources originales. Pour l'histoire de l'Europe, ces sources étaient, bien entendu, surtout des sources écrites et, dans ce domaine, l'Afrique semblait remarquablement déficiente. Cette conception fut exposée de façon très précise par le Professeur A.P. Newton, en 1923, dans une conférence devant la Royal African Society à Londres, sur « l'Afrique et la recherche historique ». Il déclara que l'Afrique n'avait « pas d'histoire avant l'arrivée des Européens. L'histoire commence quand l'homme se met à écrire. » Donc le passé de l'Afrique avant le début de l'impérialisme européen ne pouvait être reconstitué que « d'après les témoignages des restes matériels, des langues et des coutumes primitives », toutes choses qui ne concernaient pas les historiens, mais les archéologues, les linguistes et les anthropologues<sup>16</sup>.

En fait, même Newton se trouvait quelque peu en marge du métier d'historien tel qu'il était conçu à l'époque. Pendant une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques-uns des historiens britanniques les plus éminents, par exemple James Stephen (1789-1859), Herman Merivale (1806-1874), J.A. Froude (1818-1894) et J.R. Seeley (1834-1895)<sup>17</sup> avaient porté beaucoup

15. *Op. cit.*, édition de 1893, vol. 2, pp. 131 et 135.

16. « Africa and historical research », *J.A.S.*, 22 (1922-1923).

17. STEPHEN fut fonctionnaire au Colonial Office de 1825 à 1847 et fut professeur d'histoire moderne à Cambridge de 1849 à 1859 ; MERIVALE fut professeur d'économie politique à Oxford avant de succéder à STEPHEN en qualité de Permanent Under-Secretary du Colonial Office (1847-1859) ; FROUDE passa la plus grande partie de sa vie à Oxford et y fut professeur d'histoire moderne en 1892-1894, mais dans les années 1870, il fut envoyé du Colonial Secretary en Afrique du Sud ; SEELEY fut professeur d'histoire moderne à Cambridge de 1869 à 1895.

d'intérêt aux activités des Européens (ou du moins de leurs compatriotes) dans le reste du monde. Mais le successeur de Seeley comme *regius*, professeur d'histoire moderne à Cambridge, fut Lord Acton (1834-1902), qui avait été formé en Allemagne. Acton commença immédiatement à préparer *The Cambridge modern history* dont les quatorze volumes parurent entre 1902 et 1910. Cet ouvrage est centré sur l'Europe au point qu'il ignore presque totalement même les activités des Européens dans le monde. Par la suite, l'histoire coloniale fut généralement laissée à des hommes comme Sir Charles Lucas (ou, en France, Gabriel Hanotaux)<sup>18</sup> qui, comme Stephen, Marivale et Froude, s'étaient eux-mêmes auparavant activement occupés d'affaires coloniales.

Cependant, avec le temps, l'histoire coloniale ou impériale, même si elle était en marge de la profession, se fit accepter. *The New Cambridge Modern History*, qui commença à paraître en 1957 sous la direction de Sir George Clark, a des chapitres sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique dans tous ses douze volumes, et d'autre part la collection d'histoire de Cambridge s'était enrichie à cette époque de la série *The Cambridge History of the British Empire* (1929-1959), dont Newton fut l'un des directeurs fondateurs. Mais il suffit d'un examen très sommaire de cette œuvre pour s'apercevoir que l'histoire coloniale, même celle de l'Afrique, est très différente de l'histoire de l'Afrique

Sur les huit volumes de cet ouvrage (C.H.B.E.) quatre sont consacrés au Canada, à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande et à l'Inde britannique. Cela laisse trois volumes généraux, fortement orientés vers la politique impériale (sur leurs 68 chapitres, quatre seulement ont trait directement aux relations de l'Angleterre avec l'Afrique) et un volume consacré à l'Afrique du Sud, le seul coin de l'Afrique au sud du Sahara dans lequel les colons européens se soient fortement implantés. La presque totalité de ce volume (qui est le plus gros des huit) est consacrée aux affaires embrouillées de ces colons européens depuis l'arrivée des premiers d'entre eux en 1652. Les peuples africains, constituant la majorité de la population, sont relégués dans un chapitre introductif (et essentiellement non historique) rédigé par un socio-anthropologue, et dans deux chapitres qui, bien qu'écrits par les deux historiens sud-africains les plus lucides de leur génération, C.W. de Kiewiet et W.M. MacMillan, les considèrent, par nécessité, dans la perspective de leur réaction à la présence européenne. Ailleurs, l'histoire de l'Afrique apparaissait très timidement dans des collections plus ou moins monumentales. C'était le cas de *Peuples et civilisations*, Histoire générale, 20 volumes, Paris 1927-52; G. Glotz, éd., *Histoire générale*, 10 volumes, Paris 1925-38; *Propyläen Weltgeschichte*, 10 volumes, Berlin 1929-33; *Historia Mundi*, ein Handbuch der Weltgeschichte in 10 Bänden, Bern 1952 ff; *Vsemirnaja istoriya* World History, 10 volumes,

18. LUCAS a été fonctionnaire au British Colonial Office de 1877 à 1911, s'élevant jusqu'au grade d'Assistant under-secretary; il a ensuite obtenu un poste à All Soul's College, Oxford. HANOTAUX (1853-1944) a eu une carrière double, en tant que politicien et homme d'Etat qui, dans les années 1890, a joué un rôle important dans les affaires coloniales et étrangères de la France et en tant qu'historien, élu à l'Académie française.

Moscow 1955 ff. L'italien C. Conti Rossini publia à Rome en 1928 une importante *Storia d'Etiopia*.

Les historiens coloniaux de métier étaient donc, tout comme les historiens de métier en général, liés de façon indéfectible à la conception que les peuples africains au sud du Sahara n'avaient pas d'histoire susceptible ou digne d'être étudiée. Comme nous l'avons vu, Newton considérait cette histoire comme le domaine spécialisé des archéologues, linguistes et anthropologues. Mais, s'il est vrai que les archéologues, comme les historiens, s'intéressent, de par leur métier, au passé de l'homme et de ses sociétés, ils ne se sont cependant guère plus efforcés que les historiens d'utiliser leur métier pour découvrir et élucider l'histoire de la société humaine dans l'Afrique au sud du Sahara. Il y avait à cela deux raisons principales.

En premier lieu, l'une des tendances principales de la science de l'archéologie, alors en gestation, professait que, comme l'Histoire, elle est dirigée essentiellement par les sources écrites. Elle se consacrait à des problèmes comme celui de trouver le site de l'ancienne ville de Troie, ou de détecter des faits qui n'étaient pas encore connus par des sources littéraires relatives aux anciennes sociétés de la Grèce, de Rome ou de l'Égypte, dont les monuments principaux avaient été sources de spéculations pendant des siècles. Elle était — et elle est parfois encore — étroitement liée à la branche de la profession historique connue sous le nom d'histoire ancienne. Elle se préoccupe souvent plus de chercher et de déchiffrer d'anciennes inscriptions que de trouver d'autres reliques. C'est seulement très rarement — par exemple à Axum et Zimbabwe et autour de ces sites — qu'on admettait que l'Afrique au sud du Sahara possédait des monuments assez importants pour attirer l'attention de cette école d'archéologie. En second lieu, une autre activité essentielle de la recherche archéologique se concentrait sur les origines de l'homme, avec par conséquent une perspective plus géologique qu'historique de son passé. Il est vrai qu'à la suite des travaux de savants tels que L.S.B. Leakey et Raymond Dart, une grande partie de cette recherche est venue finalement se concentrer en Afrique de l'Est et du Sud. Mais ces hommes étaient à la recherche d'un passé si ancien, qu'on ne peut pas affirmer que la société y existait; et il y avait habituellement un gouffre ouvert aux conjectures entre les fossiles qu'ils découvraient et les populations modernes dont les historiens auraient pu désirer étudier le passé.

Pendant que les archéologues et les historiens considéraient dans l'ensemble, jusque vers les années 1950, que l'Afrique au sud du Sahara n'était pas digne d'eux, son immense variété de types physiques, de sociétés et de langues attira inévitablement l'attention des anthropologues et des linguistes à mesure que leurs disciplines commençaient à se développer. Il fut longtemps possible aux uns et aux autres de rester des savants en chambre. Mais des hommes comme Burton et S. W. Koelle (*Polyglotte Africana*, 1854) avaient de bonne heure démontré la valeur du travail sur le terrain, et les anthropologues, en particulier, en furent les pionniers en Afrique. Mais, contrairement aux historiens et aux archéologues, ni les anthropologues ni les linguistes ne se sentaient obligés de découvrir ce qui était arrivé dans le passé. Or, en Afrique,

ils trouvèrent une abondance de faits qui attendaient d'être simplement décrits, classés et analysés, ce qui représentait autant de tâches immenses. Très souvent, ils ne s'intéressaient au passé que dans la mesure où ils essayaient de reconstruire une histoire qui, pensaient-ils, se trouverait à l'origine des faits recueillis et les expliquerait.

Mais ils ne se rendaient pas toujours compte à quel point ces reconstructions étaient spéculatives et hypothétiques. Un des exemples classiques est celui de l'anthropologue C.G. Seligman, qui, dans son ouvrage *Races of Africa*, publié en 1930, écrivait crûment: « Les civilisations d'Afrique sont les civilisations des Chamites, et son histoire les annales de ces peuples et de leur interaction avec les deux autres races africaines, les Nègres et les Bochimans... »<sup>19</sup>

On en infère que ces « deux autres races africaines » sont inférieures et que tous les progrès qu'elles ont pu faire sont dus à l'influence « chamitique » qu'elles ont subie de façon plus ou moins intense. Ailleurs dans ce même ouvrage, il parle d'arrivée, « vague après vague », de pasteurs « chamites » qui étaient « mieux armés en même temps que plus intelligents » que « les cultivateurs nègres arriérés » sur lesquels ils exerçaient leur influence<sup>20</sup>. Mais en réalité il n'y a aucune preuve historique, quelle qu'elle soit, à l'appui des affirmations que « les civilisations de l'Afrique sont les civilisations des Chamites », ou que les progrès historiques réalisés dans l'Afrique au sud du Sahara aient été dus à eux exclusivement ou même principalement. Il est certain que le livre lui-même n'avance aucune preuve historique et que bien des hypothèses sur lesquelles il s'appuie sont, on l'a montré depuis, sans fondement. J.H. Greenberg, par exemple, a démontré une fois pour toutes que les termes « chamite » et « chamitique » n'ont aucun sens, si ce n'est, au mieux, comme catégories de la classification linguistique<sup>21</sup>.

Il est certain qu'il n'y a pas nécessairement de corrélation entre la langue parlée par une population et son origine raciale ou sa culture. C'est ainsi que Greenberg peut citer, entre autres, ce merveilleux exemple: « les cultivateurs hawsa, qui parlent une langue "chamitique", sont sous la domination des pasteurs foulanis qui parlent [...] une langue niger-congo » [c'est-à-dire une langue nègre]<sup>22</sup>. Il réfute également la base chamitique pour une grande partie de la reconstruction faite par Seligman de l'histoire culturelle des Noirs dans d'autres parties de l'Afrique, notamment pour les populations de langues bantu.

Si nous avons ainsi choisi plus particulièrement Seligman, c'est parce qu'il était parmi les personnalités les plus en vue de sa profession en Grande-Bretagne (et un des premiers à se livrer à des travaux sérieux sur le terrain

19. *Op. cit.*, éd. de 1930 p. 96; éd. de 1966 p. 61.

20. *Op. cit.*, éd. de 1930 p. 158; éd. de 1966 p. 101.

21. J.H. GREENBERG, 1953 et 1963. En fait, Greenberg, comme la plupart des linguistes modernes, évite d'employer le terme « chamitique »; ils rangent les langues autrefois appelées chamitiques, avec les langues sémitiques et d'autres, dans un groupe plus vaste appelé afro-asiatique ou érythréen et ne reconnaissent pas de sous-groupe « chamitique » spécifique.

22. GREENBERG, 1963, p. 30.

en Afrique) et parce que son livre est devenu en quelque sorte un classique, réédité à plusieurs reprises. En 1966 encore, il était présenté par la publicité comme « un classique dans son genre ». Mais l'adoption par lui du mythe de la supériorité des peuples à peau claire sur les peuples à peau sombre était seulement une partie des préjugés généraux des Européens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les Européens pensaient que leur prétention à la supériorité sur les Africains noirs avait été confirmée par leur conquête coloniale. Par conséquent, dans de nombreuses parties d'Afrique et en particulier dans la ceinture soudanaise et la région des Grands Lacs, ils étaient persuadés qu'ils ne faisaient que continuer une transmission de la civilisation que d'autres envahisseurs à peau claire, appelés globalement « chamites », avaient commencée avant eux<sup>23</sup>. Le même thème se retrouve tout au long de nombreuses autres œuvres de la période qui va d'environ 1890 à environ 1940, œuvres qui contiennent beaucoup plus d'éléments sérieux d'histoire qu'on ne peut en trouver dans le petit manuel de Seligman. Pour la plupart, ces ouvrages ont été écrits par des hommes et des femmes qui avaient eux-mêmes participé à la conquête ou à la colonisation et qui n'étaient ni anthropologues, ni linguistes, ni historiens de métier. Mais, comme ils s'intéressaient sincèrement aux sociétés exotiques qu'ils avaient découvertes et qu'ils désiraient s'instruire davantage à leur sujet et faire part de leur connaissance aux autres, c'étaient des amateurs dans le meilleur sens du mot. Sir Harry Johnston et Maurice Delafosse, par exemple, ont réellement contribué de façon remarquable à la linguistique africaine (ainsi qu'à de nombreux autres domaines). Mais le premier a appelé sa grande étude d'ensemble *A History of the colonization of Africa by alien races* (1899, ouvrage revu et augmenté en 1913); et, dans les sections historiques de l'étude magistrale du second sur le Soudan occidental, *Haut-Sénégal-Niger* (1912), le thème général apparaît quand il invoque une migration judéo-syrienne pour fonder l'ancien Ghana. Flora Shaw (*A Tropical Dependency*, 1906) était fascinée par la contribution des musulmans à l'histoire de l'Afrique. Margery Perham, amie et biographe de Lord Lugard, parle en des termes appropriés de « ce mouvement majestueux de l'histoire depuis les premières conquêtes arabes de l'Afrique jusqu'à celles de Goldie et de Lugard »<sup>24</sup>. Un excellent historien amateur, Yves Urvoy (*Histoire des populations du Soudan central*, 1936 et *Histoire du Bornou*, 1949), se trompe complètement sur le sens des interactions entre les nomades du Sahara et les Noirs sédentaires qu'il décrit avec précision; cependant que Sir Richmond Palmer (*Sudanese Memoirs*, 1928, et *The Bornu Sahara and Sudan*, 1936) archéologue inspiré, va toujours chercher les ressorts de l'action des peuples nigériens aussi loin que Tripoli ou le Yémen.

Cependant, après Seligman, les socio-anthropologues britanniques ont à peu près réussi à échapper à l'emprise du mythe chamitique. Leur formation,

23. Il est intéressant de noter que l'édition révisée actuelle, la quatrième, de *Races of Africa* (1966) contient p. 61 une phrase importante qui ne se trouve pas dans l'édition originale de 1930. Les chamites y sont définis comme « Européens, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la même grande race de l'humanité que les blancs » !

24. Margery PERHAM, *Lugard, the years of authority* (1960), p. 234.

à partir de ce moment-là, fut dominée par l'influence de B. Malinowski et d'A. R. Radcliffe-Brown, qui étaient résolument opposés à toute espèce d'histoire fondée sur des conjectures. En fait la méthode strictement fonctionnaliste suivie pour l'étude des sociétés africaines par les anthropologues britanniques entre 1930 et 1950, tendait à décourager chez eux l'intérêt historique, même quand, grâce à leur travail sur le terrain, ils étaient dans une situation exceptionnellement favorable pour obtenir des données historiques. Mais, sur le continent européen (et aussi en Amérique du Nord, bien que peu d'anthropologues américains aient travaillé en Afrique avant les années 1950), une tradition plus ancienne d'ethnographie subsiste, qui, parmi d'autres caractéristiques, accordait autant d'attention à la culture matérielle qu'à la structure sociale.

Cela produisit une grande quantité de travaux d'importance historique, comme par exemple *The King of Ganda de Tor Irstam* (1944) ou *The Trade of Guinea* de Lars Sundstrom (1965). Cependant deux œuvres méritent spécialement d'être mentionnées, *Völkerkunde von Afrika* de Hermann Baumann (1940) et *Geschichte Afrikas* de Diedrich Westermann (1952). La première était une étude encyclopédique des peuples et civilisations d'Afrique, qui accordait une attention suffisante à ce qui est connu de leur histoire et n'a pas encore de rival en tant que manuel en un seul volume. Le livre plus récent: *Africa: its peoples and their culture history* (1959), par l'anthropologue américain G.P. Murdock, souffre de la comparaison parce que son auteur manque dans ce domaine, de l'expérience directe de l'Afrique, qui lui aurait permis d'évaluer ses matériaux, et aussi parce qu'il a parfois avancé des schémas hypothétiques aussi excentriques dans leur genre que celui de Seligman, même s'ils ne sont pas aussi pernicieux<sup>25</sup>. Westermann, quant à lui, était surtout linguiste. Son ouvrage sur la classification des langues d'Afrique est sur beaucoup de points le précurseur de celui de Greenberg, et il a fourni une section linguistique au livre de Baumann. Mais sa *Geschichte* malheureusement déformée par la théorie chamitique, est aussi un recueil très précieux de traditions orales africaines, telles qu'elles existaient de son temps.

A ces ouvrages on peut peut-être ajouter celui de H.A. Wieschoff, *The Zimbabwe-Monomotapa Culture* (1943), ne serait-ce que pour présenter son maître, Leo Frobenius. Frobenius était un ethnologue, un anthropologue spécialiste des cultures, mais aussi un archéologue doublé d'un historien. Pendant sa période d'activité, qui correspond à peu près aux quarante premières années du XX<sup>e</sup> siècle, il fut presque certainement le plus productif des historiens de l'Afrique. Il entreprit une énorme quantité de travaux sur le terrain dans presque toutes les parties du continent africain et présenta ses résultats dans une série régulière de publications. Mais on les lit peu de nos jours. Il écrivait en allemand, langue dont l'importance a diminué depuis pour l'Afrique et les africanistes. Une petite partie seulement de ses œuvres a été traduite, et leur sens est souvent difficile à rendre parce qu'elles sont

25. Voir le compte rendu que j'en ai fait dans l'article « Anthropology, botany and history » in *J.A.H.*, II, 2 (1961), 299-309.

encombrées de théories mythiques relatives à l'Atlantide, à une influence étrusque sur la culture africaine, etc.

Aux yeux des historiens, archéologues et anthropologues actuels, qui ont reçu une formation très rigoureuse, Frobenius semble un autodidacte original dont les travaux sont dévalorisés non seulement par ses interprétations quelque peu aventureuses, mais aussi par sa méthode de travail rapide, sommaire et parfois destructive. Mais il obtenait des résultats, dont certains ont clairement anticipé ceux de chercheurs plus scientifiques venus plus tard et dont d'autres seraient peut-être difficiles ou impossibles à obtenir dans les conditions actuelles. Il semble qu'il ait eu instinctivement le don de gagner la confiance des informateurs pour découvrir les données historiques. Les historiens modernes seraient bien inspirés de rechercher ces données dans ses œuvres, et de les réévaluer en fonction des connaissances actuelles, en les libérant des interprétations fantaisistes qu'il leur ajoutait<sup>26</sup>.

Les singularités d'un génie autodidacte tel que Frobenius, tirant son inspiration de lui-même, ont eu pour résultat de contribuer à renforcer les historiens professionnels dans leur opinion que l'histoire de l'Afrique n'était pas un champ acceptable pour leur métier, et de détourner l'attention de beaucoup de travaux sérieux accomplis pendant la période coloniale. Un des facteurs qui ont joué un rôle fut que l'accroissement de l'intérêt des Européens pour l'Afrique avait donné aux Africains eux-mêmes une plus grande variété de cultures écrites leur permettant d'exprimer leur propre intérêt pour leur propre histoire. Ce fut le cas surtout en Afrique occidentale, où le contact avec les Européens avait été le plus long et le plus constant et où — peut-être surtout dans les régions qui devinrent colonies britanniques — une demande pour l'instruction européenne existait déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle. De même que les savants islamisés de Tombouctou s'étaient mis rapidement à écrire leurs *ta'rikkh* en arabe ou en langue ajami, de même, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Africains qui avaient appris à lire l'alphabet latin éprouvèrent le besoin de coucher par écrit ce qu'ils connaissaient de l'histoire de leurs peuples, pour éviter que ceux-ci soient complètement aliénés par les Européens et leur histoire.

Parmi les premiers classiques de ce genre, écrits par des Africains qui — comme les auteurs des *ta'rikkh* avant eux — avaient exercé une activité dans la religion de la culture importée et en avaient tiré leurs noms, on peut citer *A history of the Gold Coast and Asante* de Carl Christian Reindorf (1895) et *History of the Yorubas* de Samuel Johnson (terminée en 1897, mais publiée seulement en 1921). Tous deux sont des ouvrages d'histoire très

26. Il est impossible dans un article de la dimension de celui-ci de rendre justice à l'immensité de la production de FROBENIUS. Son dernier ouvrage de synthèse fut *Kulturgeschichte Afrikas* (Vienne, 1933) et son ouvrage le plus remarquable probablement la collection en 12 volumes *Atlantis: Volksmärchen und Volksdichtungen Afrikas* (Iena, 1921-1928). Mais il faut mentionner aussi les livres relatant chacune de ses expéditions, par exemple pour les Yorouba et Mosso: *Und Africa sprach* (Berlin-Charlottenburg, 1912-1913). Voir la bibliographie complète dans Freda KRETSCHMAR, *Leo Frobenius* (1968). Certains articles récents en anglais (par exemple D<sup>r</sup> K.M. ITA « Frobenius in West African History » *J.A.H.* XIII, 4 (1972) et des ouvrages cités dans cet article) suggèrent une renaissance de l'intérêt pour l'œuvre de FROBENIUS

sérieux; même aujourd'hui, personne ne peut entreprendre un travail sur l'histoire des Yorouba sans consulter Johnson. Mais il était probablement inévitable que des premiers proto-nationalistes, depuis J.A.B. Horton (1835-1883) et E.W. Blyden (1832-1912) jusqu'à J.M. Sarbah (1864-1910), J.E. Casely-Hayford (1866-1930) et J.B. Danquah (1895-1965), qui ont touché à de nombreuses questions historiques, mais le plus souvent à des fins de propagande. Peut-être que J.W. de Graft Johnson (*Towards nationhood in West Africa*, 1928; *Historical geography of the Gold Coast*, 1929) et E.J.P. Brown (*A Gold Coast and Asiante reader*, 1929) appartiennent aux deux catégories. Mais après eux, il semble qu'y ait parfois dans certains essais une tendance à glorifier le passé africain pour combattre le mythe de la supériorité culturelle européenne, par exemple chez J.O. Lucas, *The Religion of Yoruba* (1949) J. W. de Graft Johnson, *African glory* (1954). Certains auteurs européens ont montré une tendance analogue, par exemple Eva L.R. Meyerowitz, dans ses livres sur les Akan, essaye de leur donner de glorieux ancêtres méditerranéens comparables à ceux que cherchait Lucas pour les Yorouba<sup>27</sup>.

Cependant, à une échelle plus réduite, de nombreux Africains continuent à noter des traditions historiques locales de façon sérieuse et digne de foi. L'importance et la profondeur des contacts avec les missionnaires chrétiens semble avoir joué un rôle important. C'est ainsi que l'Ouganda a fourni une école importante d'historiens locaux depuis l'époque de A. Kagwa (dont le premier ouvrage fut publié en 1906); cependant que, pour le pays Yorouba, R.C.C. Law a noté 22 historiens qui avaient publié avant 1940<sup>28</sup> souvent, comme d'ailleurs les auteurs ougandais, dans les langues locales. L'un des ouvrages de cette catégorie est devenu justement célèbre: c'est *A short history of Benin* de J.U. Egharevba, qui a été réédité un grand nombre de fois depuis sa première publication en 1934.

Par ailleurs, certains colonisateurs, esprits intelligents et curieux, essayaient de trouver et de noter l'histoire de ceux qu'ils étaient venus gouverner. Pour eux, l'histoire africaine présentait souvent aussi une valeur pratique. Les Européens pouvaient être de meilleurs administrateurs s'ils avaient quelque connaissance du passé des peuples qu'ils avaient colonisés. Et puis, il était utile d'enseigner un peu d'histoire africaine dans les écoles de plus en plus nombreuses fondées par eux et leurs compatriotes missionnaires, ne serait-ce que pour servir d'introduction à l'enseignement plus important de l'histoire anglaise ou française destiné à permettre aux Africains de passer des *school certificates* et des baccalauréats et d'être ensuite recrutés comme précieux auxiliaires pseudo-Européens.

Flora Shaw, Harry Johnson, Maurice Delafosse, Yves Urvoy et Richmond Palmer ont déjà été mentionnés plus haut. D'autres ont écrit sur l'Afrique des ouvrages historiques relativement exempts de préjugés culturels, même s'ils ont parfois choisi (eux ou leurs éditeurs) des titres bizarres;

27. *The sacred state of the Akan* (1951); *The Akan traditions of origin* (1952); *The Akan of Ghana; their ancient beliefs* (1958).

28. R.C.C. LAW, *Early historical writing among the Yoruba* (to c. 1940).



par exemple, Ruth Fisher, *Twilight tales of the black Bagando* (1912); C.H. Stigand, *The land of Zinj* (1913); Sir Francis Fuller, *A vanished dynasty: Ashanti* (1921), tout à fait dans la tradition de Bowdich et Dupuis; E.W. Bovill, *Caravans of the old Sahara* (1933); les nombreuses œuvres savantes de Charles Monteil (par exemple *les Empires du Mali*, 1929) ou Louis Tauxier (par exemple *Histoire des Bambara*, 1942). Peut-être les Français ont-ils réussi un peu mieux que les Anglais à écrire une histoire vraiment africaine; certaines des œuvres les plus solides de ces derniers avaient une tendance fortement eurocentrique: par exemple *History of the Gold Coast and Ashanti* (1915) de W.W. Claridge, ou *History of the Gambia* (1940) de Sir John Gray (mais non pas certains des articles plus récents du même auteur sur l'Afrique orientale). Il convient de noter aussi que, lors de leur retour en France, un certain nombre d'administrateurs français (par exemple Delafosse, Georges Hardy, Henri Labouret<sup>29</sup>) ont entrepris de brèves histoires générales soit de tout le continent soit de l'ensemble de l'Afrique au sud du Sahara.

L'explication tient en partie dans le fait que l'administration coloniale française tendait à avoir des structures beaucoup plus strictes pour la formation et la recherche que l'administration britannique. On peut citer l'institution (en 1917) du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A.O.F. et de son Bulletin, qui conduisirent à l'Institut français d'Afrique noire, dont le centre était à Dakar (1938), à son *Bulletin* et à sa série de *Mémoires*; et de là à des œuvres comme le magistral *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age* (1961) de Raymond Mauny. Malgré cela, les historiens de la période coloniale restèrent des amateurs en dehors du courant principal du métier d'historien. Cela fut tout aussi vrai de la France que de la Grande-Bretagne; car, bien que des hommes comme Delafosse et Labouret aient trouvé des postes universitaires à leur retour en France, ce fut comme professeurs de langues africaines ou d'administration coloniale, et non comme historiens classiques.

À partir de 1947, la Société africaine de culture et sa revue *Présence africaine* œuvrèrent pour la promotion d'une histoire africaine décolonisée. En même temps, une génération d'intellectuels africains ayant maîtrisé les techniques européennes d'investigation du passé, commença à définir sa propre approche vers le passé africain et à y rechercher les sources d'une identité culturelle niée par le colonialisme. Ces intellectuels ont du même coup affiné et élargi les techniques de la méthodologie historique tout en la débarrassant d'un bon nombre de mythes et de préjugés subjectifs. Il faut citer à ce sujet le colloque organisé par l'Unesco au Caire en 1974, et qui a permis à des chercheurs africains et non africains de confronter librement leurs vues sur le problème du peuplement de l'Égypte ancienne.

En 1948, paraissait *History of the Gold Coast* de W.E.F. Ward. La même année était créé à l'Université de Londres le poste de «lecturer» en histoire

29. Maurice DELAFOSSE, *Les Noirs de l'Afrique* (Paris, 1921); Georges HARDY, *Vue générale de l'histoire d'Afrique* (Paris, 1937); Henri LABOURET, *Histoire des Noirs d'Afrique* (Paris, 1946).

africaine, à la School of Oriental and African Studies, confié au Dr Roland Oliver. C'est à partir de cette même date que la Grande-Bretagne entreprit un programme de développement des universités dans les territoires qui dépendaient d'elle: fondation d'établissements universitaires en Côte de l'Or et au Nigeria; promotion au niveau universitaire du Gordon College de Khartoum et du Makerere College de Kampala. Dans les colonies françaises et belges, le même processus se déroulait. En 1950, était créée l'Ecole supérieure des lettres de Dakar qui deviendra sept ans plus tard une université française à part entière. Lovanium, la première université du Congo (plus tard le Zaïre), commença à fonctionner en 1954.

Du point de vue de l'historiographie africaine, la multiplication des nouvelles universités à partir de 1948 fut plus significative assurément que l'existence des rares établissements créés auparavant mais qui végétaient faute de moyens; tels étaient le Liberia College de Monrovia et le Fourah Bay College de Sierra Leone fondés respectivement en 1864 et 1876.

Par ailleurs, les neuf universités qui existaient en 1940 en Afrique du Sud étaient handicapées par la politique ségrégationniste du régime de Pretoria: la recherche historique et l'enseignement dans ce domaine y étaient eurocentriques et l'histoire de l'Afrique n'était autre chose que celle des immigrants blancs.

Toutes les nouvelles universités, au contraire, fondèrent rapidement des départements d'histoire, ce qui, pour la première fois, amena des historiens de métier à travailler en Afrique en nombre important. Il était inévitable qu'au début, la plupart de ces historiens proviennent d'universités non africaines. Mais l'africanisation intervint rapidement. Le premier directeur africain d'un département d'histoire, le Professeur K.O. Dike fut nommé en 1956 à Ibadan. De nombreux étudiants africains furent formés. Les enseignants africains devenus historiens professionnels éprouvèrent le besoin d'accroître la part d'histoire africaine dans leurs programmes et, quand cette histoire était trop peu connue, de l'explorer par leurs recherches.

Depuis 1948, l'historiographie de l'Afrique s'apparente progressivement à celle de n'importe quelle autre partie du monde. Certes, elle a ses problèmes propres, comme la rareté relative des sources écrites pour les périodes anciennes, et partant, la nécessité de développer d'autres sources telles que les traditions orales, la linguistique ou l'archéologie.

Mais, même si l'historiographie africaine a apporté d'importantes contributions en matière d'utilisation et d'interprétation de ces sources, elle ne se distingue pas fondamentalement de celle d'autres pays du monde (Amérique latine, Asie et Europe) qui sont confrontés à des problèmes analogues. D'ailleurs la provenance des matériaux n'est pas l'essentiel pour l'historien dont la tâche fondamentale consiste en l'usage critique et comparatif des témoignages, pour créer une description intelligente et significative du passé. L'important, c'est que, depuis vingt-cinq ans, des équipes d'universitaires africains se soient attelées au métier d'historien. L'étude de l'histoire africaine est maintenant une activité bien établie de spécialistes de haut niveau. Son développement ultérieur sera assuré grâce aux échanges interafricains et

aux relations entre les universités d'Afrique et celles du reste du monde. Mais il faut souligner que cette évolution positive aurait été impossible sans le processus de libération de l'Afrique du joug colonial: le soulèvement armé de Madagascar en 1947, l'indépendance du Maroc en 1955, la guerre héroïque du peuple algérien et les luttes de libération dans toutes les colonies d'Afrique, ont ainsi contribué puissamment à ce processus, puisqu'ils créaient, pour les peuples africains, la possibilité de reprendre le contact avec leur propre histoire et d'en organiser le contrôle. L'Unesco a compris très tôt ce besoin. Elle a suscité ou favorisé les rencontres de spécialistes. Elle a posé à juste titre comme préalable la collecte systématique des traditions orales. Répondant aux vœux des intellectuels et des Etats africains, elle lança dès 1966 l'idée de la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique. La réalisation concrète de ce projet considérable a été entreprise depuis 1969 sous son égide.